



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée N.º 25.

Robe de gros de Naples garnie de volans découpés, Chapeau de paille de riz à forme carrée orné de plumes et de blondes.

PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N^o 25;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67;
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

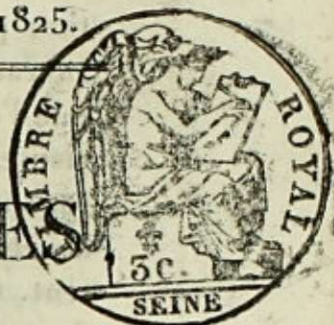
Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

LES BAGUES.

On voit encore, aux doigts de quelques femmes, des bagues en fer ou acier bronzé, portées soi-disant comme préservatifs de migraine. Le quai de la Ferraille aurait pu suffire pour satisfaire ce genre de charlatanisme, si la mode, qui sait



tirer parti de tout, ne s'était arrogé le droit d'enjoliver ces anneaux miraculeux, et c'est chez M. Bourguignon surtout que l'on trouve ces bagatelles sous les formes les plus gracieuses. Nous pouvons affirmer du moins que si elles n'influent pas sur la tête ou les nerfs de nos jolies femmes, elles parent et rehaussent agréablement la blancheur des mains qui les portent. Ce genre d'ornemens, qui remonte aux plus anciennes dynasties, est chez nous, comme tout ce qui concerne la toilette, tributaire de la mode; nous avons vu leur nombre s'accroître insensiblement jusqu'aux premières phalanges des doigts de nos élégantes. Cette prodigalité, chez certaines femmes, indiquait le règne d'un caprice, tandis que chez d'autres une seule bague en cheveux, un simple anneau cachant un mot mystique, attestaient l'existence d'un sentiment. Que de grands événemens, que d'émotions diverses se sont rattachés à ce léger bijou initié dans tous les mystères de religion, d'amour et de devoir! L'homme pieux tressaille en portant ses lèvres sur l'anneau qui décore le doigt du souverain pontife; le brûlant adepte se trouble en obtenant la simple bague, premier gage d'un sentiment timide; la jeune fille aux pieds des autels reçoit en tremblant l'anneau nuptial, dernier sceau des sermens qui dictent les devoirs de sa vie. Tour à tour moteur de maux et de plaisirs, que de fois un anneau a confirmé d'espoirs et trahi de secrets, promis de félicités et déçu d'attentes! Quelle femme, quel homme même n'a point à rattacher quelque aventure plus ou moins aimable au souvenir d'une bague!

Peu de personnes ignorent l'aventure arrivée à Voltaire après la mort de la célèbre Émilie du Châtelet. Le mari de cette dame examinait en présence de Voltaire le baguier qu'elle avait laissé; sa main s'arrêta sur une bague dont le chaton fixa plus particulièrement ses regards. Voltaire, qui prenait autant d'intérêt que lui à cet examen, devint alors lui-même plus attentif. La curiosité de celui-là s'accroît, l'inquiétude de celui-ci augmente. Un sentiment secret les agite tous deux; chacun en particulier se flatte d'y retrouver son image, comme un présent qu'ils ont fait autrefois à cette femme si tendrement aimée et tant regrettée.

Mus par un désir si naturel et si flatteur, ils se disputent obstinément cette dépouille si chère. Cependant, durant ce petit débat, le hasard fait que la bague s'ouvre sous leurs

doigts. L'embarras augmente; Voltaire ne s'approche qu'en tremblant. Le portrait paraît enfin..... Quelle surprise! C'est celui de son ami Saint-Lambert.

Les bals champêtres offrent peu de nouveautés dans la mise des femmes. Les jeunes personnes sont en robe d'organdie blanc; trois ou quatre remplis au bas du jupon; des manches courtes; des ceintures rondes en ruban nué attaché par une agrafe en acier; deux grosses touffes de cheveux, quelquefois une fleur placée un peu de côté au-dessous du nœud d'Apollon; mais la plupart des coiffures sont en cheveux, sans aucun ornement, ce qui permet d'arriver au bal en chapeau, et cette mise est d'un meilleur ton.

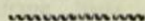
Les tissus unis en couleur, soit en jaconas, écorce ou mousseline, balancent la faveur qu'obtiennent toujours les mousselines imprimées; les nuances préférées en ce moment, pour les tissus en écorce, sont, après le rose, *noisette*, *chamois*, ou plutôt *Jean de Paris*, gris perle ou écru. La plupart de ces robes ont des volans liserés en couleur gros bleu sur écru, gros vert sur chamois, solitaire sur gris perle. Au-dessus des volans deux rangs de liserés posés à plat.

Nous ne parlerons plus de la forme des corsages, puisqu'il est bien convenu que les canezous et les pélerines étant devenus des *indispensables*, on ne s'occupe nullement de varier la coupe des robes.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la plupart des chapeaux blancs en gros de Naples, sont ornés de rubans ombrés. Nous avons vu une dame, très-remarquable par son élégance, qui avait sur une paille d'Italie deux gros nœuds formés par des coques de différens rubans nuancés, l'un des nœuds en avant sur le côté droit, l'autre en arrière sur le côté gauche; pas une de ces coques ne se ressemblait. Cette espèce de carte d'échantillon produisait une bigarrure d'un effet fort agréable.

Les petits bonnets en blonde, ornés de fleurs des champs,

cut toujours une sorte de vogue. Les lingères acquièrent tous les jours un goût parfait pour la disposition et la coupe de ceux en tulle. Quelquefois la forme en est ronde, c'est-à-dire sans pointes, mais on y adapte toujours des brides. Un petit demi-fichu en tulle est placé sur le derrière; la pointe et les deux bouts viennent se fixer sur le devant sous des nœuds en ruban-gaze; cette pointe est garnie d'une ruche en tulle ou d'une maline de moyenne longueur; cinq à six coques sont posées entre les tuyaux de la dentelle ou du tulle placé sur le devant, l'une en dessus, l'autre en dessous, et ainsi de suite, de manière à former une sorte de demi-guirlande en ruban entremêlée de tresse: pour éviter que le ruban ne soit coupé en morceaux, on laisse par intervalle de petites ouvertures entre les fronces et la dentelle, pour y faire passer alternativement les coques. Les nœuds et les coques se composent presque toujours de deux couleurs de ruban gaze uni. Les plus jolies nuances que nous ayons vues étaient brun d'Afrique et rose tirant sur la giroflée.



LES RUINES DE VALBACH.

CONTE.

Le tems n'est plus où, pour passer les longues soirées d'hiver, toute une famille, rassemblée autour d'un vaste foyer, priait le chef de la maison, et quelquefois le chapelain du lieu, de raconter quelques-unes de ces histoires bien terribles qui s'étaient transmises de génération en génération, et dont l'origine incertaine, en se perdant dans la nuit des tems, acquérait encore à leurs yeux plus de poids et d'autorité. Il fallait voir, lorsque le récit devenait pathétique, les petits se serrer en tremblant auprès des grands. Ceux-ci les rassuraient, en affectant de rire de leurs craintes et de leur simplicité; mais que la moindre cause extérieure vînt se joindre au trouble secret dont ils se sentaient eux-mêmes atteints, qu'une voix lointaine se fît entendre, que le vent agitât les volets ou la porte mal jointe, qu'un meuble mal assuré frappât leur oreille de sa chute inattendue, soudain on les voyait, à leur tour, pâlir et rester immobiles sur leur siège, où la peur les retenait, sans leur permettre de chercher à se rendre

compte de ce qui avait ému leurs sens. La philosophie, cette science orgueilleuse qui nous a fait tant d'autres maux, nous a privés du plaisir si grand de nous intéresser à des chimères qui nous berçaient doucement dans l'oubli de la réalité. Aujourd'hui l'on ne croit plus guère aux histoires surnaturelles, aux contes de revenans, aux esprits; nous sommes devenus trop positifs, et c'est bien dommage : car enfin, comme l'a dit un des fauteurs de cette philosophie :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Essayons cependant d'esquisser, pour nos aimables lectrices, une aventure singulière dont nous empruntons le sujet à un auteur allemand, sauf à leur faire payer par une petite morale le plaisir défendu qu'elles auraient goûté à ce récit du bon vieux tems.

Il y a environ cent ans que M. Linden, conseiller aux bâtimens, reçut l'ordre de visiter spécialement, dans la tournée qu'il allait faire, l'ancien couvent de Walbach, situé dans la partie basse de la Poméranie, et dont la vétusté exigeait les plus promptes réparations. Ce couvent avait été changé depuis plusieurs années en une maison de relai, et le premier maître de poste qui l'avait occupée avait long-tems demandé, mais inutilement, qu'on ordonnât d'abattre une partie de cette habitation pour employer les matériaux à l'édification d'un bâtiment plus approprié à sa destination. On allait enfin s'occuper de faire droit à ses réclamations lorsqu'il mourut. Son successeur, homme bizarre et grand amateur d'antiquités, fit remonter à la chambre que les dépenses qu'on avait projetées pour la construction d'un nouveau bâtiment, étaient inutiles, attendu qu'il pourrait se contenter de la partie qui était habitable, si on voulait lui accorder quelques autres avantages qu'il sollicitait. Le fait est qu'il aurait beaucoup regretté de voir démolir un beau monument gothique, qui, vu des montagnes voisines, produisait l'effet le plus pittoresque, et qui sous ce rapport lui convenait merveilleusement, en fournissant un vaste champ à ses savantes investigations.

M. Linden arriva dans la nuit à Walbach; la lune, obscurcie par des nuages orageux, n'éclairait qu'en partie les vieilles tours et les sombres murs du couvent, qui lui parurent assez

bien conservés. Le maître de ces lieux était absent : sa femme, déjà âgée, mais encore fort active, reçut le conseiller, et lui apprit que son mari avait été obligé de se transporter à dix lieues de là, pour recueillir une succession, mais qu'il serait de retour le lendemain. Comme elle paraissait embarrassée et semblait se confondre en excuses de ce que son mari ne se trouvait pas à son poste pour recevoir la visite de M. le conseiller, celui-ci s'empessa de la rassurer, en lui disant qu'il serait tems de régler le lendemain l'affaire qui l'avait amenée. Ayant cru s'apercevoir que sa présence gênait la famille, il demanda qu'on le fît conduire à la chambre qui lui était destinée, et où il pourrait goûter un repos que la fatigue du voyage lui rendait nécessaire. Un domestique assez gauche le conduisit à travers plusieurs longs corridors dans une chambre gothique, à ornemens bizarres, qui faisait partie de l'aile gauche de la maison, et où il le laissa bientôt, après lui avoir souhaité une bonne nuit.

Le conseiller étant resté seul dans cette chambre mal close, exposée à tous les vents, dont un feu assez triste le défendait mal, se hâta de se déshabiller et de se mettre au lit, où il s'endormit bientôt. Il avait à peine reposé quelques momens, qu'un bruit soudain vint le réveiller et le tenir attentif. Il lui parut que l'on sapait sourdement les fondemens de l'habitation où il se trouvait; bientôt après il crut distinguer dans la galerie qui conduisait à sa chambre, les pas pressés de plusieurs personnes : il prêta l'oreille; le bruit augmenta, et il lui sembla qu'il s'y mêlait des gémissemens. Tout-à-coup il crut entendre frapper doucement à sa porte; mais le bruit ayant entièrement cessé, il prit ce qui venait de lui arriver pour la suite de l'agitation que lui avait laissée un rêve pénible. Il essayait de se rendormir, lorsqu'il entendit de nouveau le même bruit, qui augmentait encore en intensité. Il se leva sur son séant, regarda avec anxiété du côté de la porte, qu'il vit s'agiter, et qui s'ouvrit précipitamment. A l'approche d'un danger réel où il croyait être, la peur ayant fait place au courage, il s'élança de son lit dans la galerie, et vit distinctement une longue figure blanche, entourée d'un rayon de lumière, et qui disparut soudain au détour d'un corridor. Il avait cru voir que cette figure lui faisait signe de la suivre; il entra, se hâta de passer sa robe de chambre, se munit de

son épée, et se hasarda à suivre le même chemin qu'il avait vu suivre au fantôme. Après plusieurs détours, et des recherches que l'obscurité dans laquelle il était plongé lui firent trouver longues, une porte se présenta; il l'ouvrit, descendit quelques marches d'un escalier délabré, et se trouva tout-à-coup dans la campagne. Une foule d'aventures semblables se présentèrent alors à son esprit, et après avoir fait quelques pas, il allait renoncer à la poursuite de son guide mystérieux, lorsqu'un craquement épouvantable se fit entendre près de lui et vint exciter de nouveau sa terreur; la terre trembla sous ses pas, et un nuage de poussière lui déroba tout-à-coup les objets: il ne distingua qu'un cri confus. Cependant, on accourait de tous côtés; bientôt il fut environné des gens de la maison, munis de flambeaux, et il vit alors que la partie du bâtiment où il était couché venait de s'écrouler.

Il remercia le ciel, dont il ne douta pas qu'un messenger secret ne l'eût averti, et le jour ayant paru, il se hâta de partir pour retourner auprès de ses chefs, auxquels il pensait bien que ce qu'il venait de voir suffirait pour faire sentir l'urgence des réparations qu'on avait projeté de faire à l'ancien couvent de Wallbach.

Quelques jours après il reçut la lettre suivante.

(La suite au Numéro prochain.)

VARIÉTÉS.

MM. Bouton et Daguerre viennent d'exposer aujourd'hui un nouveau tableau dont la perfection surpasse encore, s'il est possible, ceux qu'on ne peut se lasser d'aller admirer au Diorama.

Ce tableau, composé et peint par M. Daguerre, représente un effet de brouillard et de neige, vu au travers d'un vestibule gothique en ruines.

Au premier aspect du tableau, le brouillard, qui est produit, en partie, par la chute d'une neige fine et pressée, est peu sensible dans l'intérieur de la galerie.

Le brouillard, dont la densité empêche de voir au-delà de l'édifice, se dissipe peu à peu, et laisse entrevoir de vastes forêts de sapins et de mélèses, dans une immense vallée cou-

verte de neige ; à son obscurité succède la plus vive clarté : les vapeurs s'enlèvent , le ciel s'éclaircit , et on découvre le sommet des montagnes.

Les diverses modifications que subit le tableau , pour passer du premier au dernier effet , s'opèrent lentement ; le spectateur peut donc suivre les progressions des changemens successifs , et s'assurer , par le souvenir de la nature , de l'exactitude de leurs représentations.

Ce tableau pittoresque et romantique a fourni à l'auteur les moyens de représenter les effets qu'il a remarqués dans ses voyages.

ANNONCE.

Nous avons fait avec raison , dans notre dernier numéro , l'éloge du *Troubadour des salons* , journal de chant , où l'on trouve des airs de MM. Romagnesi , Meissonnier , Panseron , etc. Nous devons les mêmes éloges au *MENESTREL FRANÇAIS* (1) , autre journal de chant qui contient des airs de M. Amédée de Beauplan et autres compositeurs en renom , tels que MM. Berton fils , Panseron , Bruguère , etc. Les amateurs d'airs gracieux ne peuvent donc pas avoir l'un de ces journaux sans se procurer l'autre , et nous croyons être aussi agréables à nos abonnées qu'utiles à ces deux entreprises en les faisant connaître toutes les deux. Nous avons distingué dans le dernier *Ménestrel Français* une chansonnette intitulée *Le commerce ne va plus* , paroles de M. E. Arnal , dont la musique , fort originale , est de M. Berton fils ; un air charmant de M. Amédée de Beauplan , et un fort joli nocturne à deux voix.

(1) Ce Journal paraît du 15 au 20 de chaque mois , par livraison composée de quatre numéros. Prix : 26 fr. , franc de port pour toute la France , et 28 fr. pour l'étranger , avec accompagnement de piano ou harpe ; 13 et 14 fr. avec accompagnement de guitare. Chez S. Gavaux , boulevard des Italiens , passage de l'Opéra , No 2.

A ce Numéro est jointe la Planche 323.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ , rue St.-Louis , No 46 , au Marais